

Pius SERVIEN COCULESCO

SUR LES MÉTHODES
DE CRITIQUE TEXTUELLE
DU TYPE LACHMANN-QUENTIN

Extrait de *GRAI ȘI SUFLET*, revue de
l'Institut de philologie et de folklore

BUCAREST

1928

Bibliothèque Maison de l'Orient



129904

à Maurice Salmon Reinach
hommage très déférent
Pius Serres Coculesco

SUR LES MÉTHODES DE CRITIQUE
TEXTUELLE DU TYPE LACHMANN-QUENTIN

PIUS SERVIEN COCULESCO

SUR LES MÉTHODES
DE CRITIQUE TEXTUELLE
DU TYPE LACHMANN-QUENTIN

Extrait de GRAI ȘI SUFLET, revue de
l'Institut de philologie et de folklor

BUCAREST

1923

DU MÊME AUTEUR

Essai sur les rythmes toniques du français, Paris, 1925; Les Presses Universitaires de France.

Les deux rimes (dans la *Revue des Cours et Conférences* mars-mai, 1927).

SUR LES MÉTHODES DE CRITIQUE TEXTUELLE DU TYPE LACHMANN- QUENTIN

„Que l'on veuille bien expérimenter cette méthode“, dit Dom. H. Quentin en 1926¹.
Lachmann pouvait aussi inviter ainsi au travail, il y a 80 ans.

Va-t-on recommencer une deuxième, une troisième... fois à expérimenter des méthodes similaires? Attendre chaque fois que la critique a posteriori puisse se faire? Retrouver peut-être, au bout de tant d'immenses travaux, quelque vice de constitution évident seulement quand ces travaux se seront entassés, comme la „mécanique à deux branches“ lachmannienne²?

Essayons une bonne fois l'examen a priori de ces deux méthodes et de toutes autres du même type que l'on proposerait encore à l'avenir.

L'édition au moyen d'un schéma. Il faut se rappeler constamment cette vérité, si évidente qu'on la délaisse :

La filiation des manuscrits à travers les temps s'est faite d'une seule façon: le schéma vrai, celui qui représente cette filiation, est unique.

Si l'on veut éditer en s'aidant d'un schéma, c'est ce schéma unique qu'il faut posséder, le schéma vrai.

¹ *Essais de critique textuelle*, Paris, 1926.

² J. Bédier, *Le Lai de l'ombre de Jean Renart*, 2^e éd., Paris, 1913.

S'imposer „la règle de fer“ d'un schéma qui ne serait pas, *en toute sécurité*, ce schéma vrai, ce serait risquer de donner des éditions composites et absurdes, sans en rien savoir.

Les méthodes du type Lachmann-Quentin fonctionnent de la façon suivante :

Elles supposent que les manuscrits dérivent d'un original, ou, mieux, d'un archétype unique : supposition, d'ailleurs gratuite, que nous ferons avec elles, dans tout ce qui suit.

Elles concentrent leur attention sur certain accident spécial : fautes communes, ou, mieux, variantes communes.

Elles cherchent un schéma qui rende compte de la répartition de ces fautes ou variantes entre les divers manuscrits ; elles ne se proposent pas autre chose.

Ce problème a-t-il une solution ?

Alors le schéma trouvé est nécessairement le schéma vrai, celui qui représente la filiation véritable des manuscrits (car, de toute évidence, le schéma vrai doit pouvoir rendre compte de la répartition des variantes communes).

Mais si ce problème, unique objectif de nos méthodes, avait plusieurs solutions ?

Que nous apporteraient, en ce cas, les méthodes, au bout du fonctionnement le plus correct et le plus scrupuleux ? Une de ces solutions : un des schémas ayant (comme d'ailleurs le schéma vrai) la propriété de rendre compte de la répartition des variantes. Mais pas nécessairement le schéma vrai.

Or, bâtir une édition sur un pareil schéma, sans aucun moyen de s'assurer si c'est bien le schéma vrai, ce serait risquer de donner une édition absurde, sans aucun moyen de s'en apercevoir.

Précaution nécessaire pour s'assurer qu'on a trouvé le schéma vrai, et non un autre schéma. Supposons qu'on ait trouvé, par une méthode quelconque, un schéma qui explique fort bien la manière dont se répartissent les fautes ou variantes communes entre les divers manuscrits.

Supposons aussi, ce qui est le cas, qu'on n'ait pas en-

core démontré qu'il existe un seul schéma de cette nature (et alors seulement ce serait évidemment le schéma vrai). Que faut-il faire, pour s'assurer qu'on tient l'unique schéma vrai?

Il faudrait s'assurer, en essayant les divers autres schémas qu'on peut former avec les mêmes manuscrits, qu'aucun autre n'est aussi bon que le premier trouvé, pour expliquer fautes et variantes.

Or, cette précaution qu'il faut prendre, sous peine de ne plus savoir où l'on en est, est doublement impossible.

D'abord, parce que les schémas à essayer se compteraient par centaines de milliers.

Ensuite, parce que sans chercher beaucoup, on en trouverait plusieurs résolvant également bien le problème sur lequel s'hypnotisent nos méthodes: „rendre compte de la répartition des variantes“.

Que cette précaution soit en même temps absolument nécessaire, *sine qua non*, et impossible, cela démontre que, en l'état, ces méthodes ne suffisent pas pour nous apporter en toute sécurité le schéma vrai, quelque rigoureusement qu'on les emploie. *Il s'ensuit qu'une édition fondée sur un schéma correctement obtenu par ces méthodes pourrait fort bien être une édition absurde, sans que personne n'en sache rien, ni ne puisse le vérifier d'une façon quelconque.*

A titre d'indication, nous allons reprendre un ou deux points de ces remarques générales, suffisantes par elles mêmes, en examinant successivement les deux méthodes déjà proposées, celles de Lachmann et de D. Quantin.

Méthode de Lachmann

Après le *Lai de l'ombre* la méthode a encore quelques fidèles. Sans s'expliquer le mystère de la „mécanique à deux branches“, ils croient pouvoir garder la méthode, en s'efforçant seulement de ne plus trouver de mécanique à deux branches, ce qui est aussi dangereux que d'en trouver (car rien n'empêche qu'une tradition ait deux branches).

Il faut donc leur expliquer ce mystère de la dichoto-

mie. Il faut aussi montrer, en examinant la méthode, ce qu'elle ne peut pas, et ce qu'elle pourrait peut-être.

Phase subjective de la méthode. Le critique erre parmi la poussière des fautes communes, pèse délicatement des probabilités, fait constamment appel à la science, à son goût : à ces insaisissables et inexprimables croyances infinitésimales que signifie la connaissance toujours plus approfondie d'un texte.

Il choisit, parmi les très nombreuses fautes communes, un certain nombre de fautes typiques, et construit un schéma qui les explique.

Phase objective. Ce schéma va subir les vérifications qui lui donnent une valeur objective : on montre qu'il explique les fautes communes (sauf un très léger résidu de fautes qui lui résistent, et qui, pris comme base, eût suggéré un tout autre schéma). On montre qu'il est seul capable de les expliquer aussi bien. Ces deux caractères, reconnus dans un schéma, suffisent pour démontrer qu'il est bien le schéma vrai.

Un critique scrupuleux, avant de se servir d'un schéma, pense avoir procédé à ces deux vérifications. Pour réaliser cette deuxième vérification, il a formé toutes les schémas imaginables, au moyen des manuscrits qu'il possède ; il a constaté qu'ils rendent beaucoup moins bien compte des fautes communes.

Supposons qu'il ait négligé cette deuxième vérification, qu'il édite laborieusement un texte au moyen du premier schéma qui l'a satisfait. Après avoir tout aisé et découpé au moyen de cette „règle de fer“, si on lui apportait demain un schéma différent, et sensiblement meilleur ?

Le fouillis des schémas a priori possibles. Seulement, si jamais critique croit avoir fait cette nécessaire vérification, il se trompe.

Car, de schémas à essayer, il n'y en a pas quelques dizaines ou quelques centaines, mais des nombres astronomiques.

Ainsi, avec 8 manuscrits et des dispositions aussi peu compliquées que les deux suivantes : *O-A-A A...A-A* et *A-O-A*

A.-4 on obtient déjà cent mille schémas possibles (exactement $8! = 40320$ pour chacun de ces deux types). Si l'on compliquait les branches, si l'on introduisait des mss. x, y, z . auxiliaires, on gonflerait le chiffre total au-delà de toute prévision.

Donc, vérification impossible.

Pluralité des schémas satisfaisant aux conditions de Lachmann. Il y a plus. Si l'on se mettait à fouiller dans ces tas innombrables, beaucoup de mss. apparaîtraient dès l'abord inutilisables ; mais sans chercher beaucoup, on en trouverait aussi quelques-uns, et non pas un seul, capables de rendre compte des fautes communes.

M. J. Bédier en trouve 4 ou 5 pour le *Lai de l'ombre*.

Mais du temps même où l'on avait en la méthode une foi complète, on en trouvait plusieurs très tranquillement.

Des critiques louant très fort telle édition critique proposaient néanmoins, en passant, quelque autre schéma qu'ils eussent préféré (à trois branches, parfois, celui-là)

Ceci prouve que dans les bons temps lachmanniens, on avait déjà constaté que le même ensemble de fautes communes peut être expliqué presque également bien par plusieurs schémas ; un, celui du critique : deux, celui de l'éditeur.

Explication de la dichotomie. Donc, parmi les centaines de milliers de schémas que l'on peut former avec 7 ou 8 manuscrits, plusieurs et non pas un seul satisfont à ce problème : „rendre compte de la répartition des fautes communes“. De ces derniers, il y en a 2, 3 branches. Parmi ces derniers, l'éditeur lachmannien a le choix.

Que choisira-t-il ? S'il n'a pas reconnu l'avertissement significatif que constitue cette pluralité de schémas satisfaisants — qui lui reprocherait de choisir, toutes choses égales d'ailleurs, ce qui rendra son travail ultérieur moins pénible ? Ainsi, tout naturellement, parmi les bons schémas qui s'offrent, il laissera glisser son attention et son choix vers un modèle à deux branches.

„Ce cas est, semble-t-il, celui que beaucoup d'éditeurs

préfèrent, parce qu'il leur laisse une plus grande liberté dans le choix des leçons⁶.

Aussi le *choisissent-ils*. Et cela prouve aussi qu'ils *peuvent* le choisir : que les accidents sur lesquels la méthode de Lachmann porte son attention peuvent être expliqués par un certain nombre de schémas, dont des schémas à deux branches.

On peut, en passant, s'administrer encore une preuve que le problème „rendre compte des fautes communes“ a, non pas un, mais plusieurs solutions. En voici au moins deux : l'un, le schéma à deux branches employé; l'autre, le schéma réel, qui dans la plupart des cas, quoique inconnu de nous, est certainement différent du schéma dichotomique de l'éditeur (toutes les traditions réelles n'ayant pu être dichotomiques, comme l'a remarqué M. J. Bédier).

Explication d'une antinomie. On reprend un texte édité autrefois sur schéma dichotomique; après 1913, rendu méfiant, on l'épluche. Antinomie :

1. L'application de la méthode, rigoureusement contrôlée détail par détail, apparaît de nouveau correcte. Rien à reprendre.

2. Le résultat est inacceptable : la sempiternelle dichotomie. Le schéma à deux branches obtenu ne peut être le schéma vrai.

Mais on comprend maintenant sans peine qu'il n'y a là aucune contradiction. Le schéma à deux branches est un des schémas rendant très bien compte de la répartition des fautes communes, comme on vient de le vérifier de nouveau. Mais effectivement il n'est pas le schéma vrai.

Portée de la méthode de Lachmann. La méthode permet de pêcher, dans le fouillis des schémas a priori possibles, des schémas ayant cette propriété : „rendre compte de la répartition des fautes communes entre les divers manuscrits“. C'est là tout ce qu'elle se propose.

Il y en a *plusieurs* possédant cette propriété que *l'unique* schéma vrai possède aussi.

Donc, la méthode, à elle seule, ne peut s'emparer du schéma vrai. Elle peut tout au plus effectuer un premier

filtrage, choisir un à un certain nombre de schémas parmi lesquels se cache le schéma vrai.

Méthode de Dom. H. Quentin

Une méthode de Lachmann améliorée. Les différences de détail qu'il y a entre la méthode Lachmann et la méthode Quentin, et qui sont logiquement tout à l'avantage de cette dernière, laissent entières les critiques portant sur les points de fond communs aux deux méthodes.

Changeons „original“ en „archétype“, „fautes communes“ en „variantes communes“ : les remarques précédentes subsistent toutes, sauf celles qu'on peut faire seulement après 80 ans de laborieuse expérimentation.

Partie subjective de la méthode. Ouvrons le *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate*. Au hasard des pages :

p. 258 Ottob > Hub < Bern = 3
Ottob Hub > Bern = 11

„Nous n'avons pas ici de zéro, mais nous en sommes très près pour le rapport Ottob Hub Bern.“

p. 256 Bern > Theo < Anic = 6
Bern Theo > Anic = 2

„Le cas Bern Theo Anic ne se présentant que deux fois, nous pouvons encore conclure, au moins provisoirement, à la construction Bern-Theo-Anic.“

p. 276 Rorig < 11514 Zur = 3
" > " < " = 0
" > " > " = 1
Rorig < 11514 Vall = 2
" > " < " = 1
" > " > " = 3
Rorig < Zur Vall = 3
" > " < " = 1
" > " > " = 1
11514 < Zur Vall = 1
" > " < " = 0
" > " > " = 2

„La construction qui répond à ces résultats est donc la suivante: Rorig-11514-Zur-Vall 5“.

Si 3 oui peuvent représenter un zéro réel, il y a autant de probabilités pour qu'un zéro constaté représente en réalité un 3 ou un 1. Ces pesées d'infinitésimales probabilités, ces zéros qui n'en sont que provisoirement, ces zéros dont on est très près, cela semble passablement subjectif, et en tout cas échappe à tout contrôle objectif. Il faut croire l'éditeur sur parole, ne pas le chicaner en cours de route; le laisser construire tranquillement son schéma.

Partie objective. Le schéma trouvé sera contrôlé objectivement, si l'on montre qu'il explique toutes les variantes communes, et qu'il est seul à les expliquer.

Que la formule trouvée soit „forte de toute l'exactitude et toute la rigueur des opérations de statistique dont elle est la résultante“; que l'on accorde qu'il n'y a dans ces opérations aucun flou ni papillotement, pas de petits trous par où pourrait entrer le subjectif; que d'ailleurs l'usage ait parfaitement éprouvé cette formule, peut-on „lui faire confiance“ et établir une édition là-dessus?

Non, car pour une édition j'ai absolument besoin de l'unique schéma vrai.

DU schéma que je viens de trouver, tout ce que je sais, c'est qu'il remplit en toute rigueur les conditions quentinienues: il explique la répartition des variantes communes (envisagées par groupes de mss. et observées d'ailleurs seulement par l'intermédiaire des zéros).

Il faudrait sur ces données essayer tous les schémas possibles, et montrer que le mien seul convient: vérification, on l'a vu, impossible à cause du nombre astronomique des schémas à essayer.

On pourrait s'en tirer autrement: il faudrait prouver que, à chaque problème quentinien (attention portée uniquement sur les fautes communes, sur l'observation des

intermédiaires au moyen des zéros) on ne peut trouver qu'une seule solution : ce serait alors évidemment le schéma vrai.

Sans cette preuve, l'expérimentation à laquelle on nous convie peut nous renseigner sur l'aptitude d'un schéma à expliquer des variantes, mais nous ne saurons jamais si nous tenons le schéma vrai. Et tout autre, quelque parfait qu'il fût pour expliquer des variantes, ne pourrait engendrer qu'un monstre composite, non une édition.

Est-il au moins probable que, à chaque problème quentiniien, „trouver un schéma qui rende compte de la répartition des variantes communes“, il n'y ait qu'une solution? (Et alors on verrait si, sur cette simple probabilité, il y aurait lieu d'entreprendre le travail, afin de donner une édition, elle aussi probable).

Mais, dans l'état, c'est hautement improbable. Nous savons désormais qu'un problème tout similaire, „expliquer les fautes communes“, admet plusieurs solutions. On ne voit pas pourquoi cela changerait quand on se borne, très sagement, à appeler variantes les prétendues fautes; ou, de toute façon, quand on borne son attention, non plus aux fautes, mais aux variantes (quelle que soit la technique pour recenser ces fautes ou variantes, technique qui n'importe en rien pour le fond de la question).

Portée de ces méthodes

En résumé, nous avons besoin, pour éditer au moyen d'un schéma, du schéma vrai, celui qui représente la filiation réelle des manuscrits, qui est unique.

Tout autre schéma ne peut donner que des monstres, non des éditions. Les méthodes qui bornent leur attention à un accident spécial (fautes, variantes) ne nous livrent un schéma expliquant la répartition de ces accidents entre les

divers manuscrits, ne nous livrent pas nécessairement le schéma vrai.

Il faudrait encore montrer qu'elles ne nous livrent, dans chaque cas, qu'un seul schéma.

On pourrait, théoriquement, se contraindre à essayer chaque fois tous les schémas possibles et à vérifier qu'aucun n'est aussi bon, pour expliquer la répartition des variantes, que celui sur lequel on édite. Cette vérification, nécessaire, est impossible: il faudrait essayer des centaines de milliers de schémas.

A défaut de cette vérification, il n'y a aucun moyen de savoir si une édition parfaitement établie selon le canon des méthodes, n'est pas un pur monstre.

La portée réelle de ces méthodes semble plutôt celle-ci: elles pourraient peut-être, dans le fouillis des schémas a priori possibles, filtrer un groupe beaucoup plus restreint de schémas, groupe comprenant le schéma réel: celui des schémas rendant compte de la répartition des variantes. Dans ce groupe se trouve contenu et caché le schéma réel. Logiquement, c'est tout ce qu'on peut demander aux méthodes; par leurs seules forces elles sont impuissantes à choisir, dans ce groupe restreint, l'unique schéma vrai.

Telles quelles, elles montrent assez vite ce qu'on verrait bien sans elles: que dans le paquet de manuscrits, certains petits paquets se forment, certains mss. vont toujours ensemble. Cela est incontestable, mais cela se verrait, semble-t-il, même sans ces méthodes.

Quant à pousser plus loin, jusqu'à la construction du schéma, c'est, dans l'état, illusoire: on ne saura jamais ce qu'on est en train de faire, quand on fera une édition sur un pareil schéma (on saura tout au plus que le schéma, lui, joue très correctement le jeu lachmannien; mais quel intérêt cela peut-il avoir?)

Tout ce qu'on peut faire d'objectif, c'est de tenir compte, dans l'édition, du fait très gros que certains mss. vont toujours ensemble et ne représentent, en première approxima-

tion, qu'un seul ms.; et alors, muni du *Manuel de critique verbale* de L. Havet, éditer dans l'esprit du *Lai de l'ombre* et des leçons ultérieures de M. J. Bédier au *Collège de France*.

P. S. COCULESCO